

Bouger sans raison est le propre de l'homme. Quand un impérieux besoin ne les y pousse pas, les animaux, eux, restent cois, trop conscients de la nécessité d'économiser leur énergie pour une fuite ou une lutte future.

L'humain, par contre, a la bougeotte. Rester dans son fauteuil à l'abri du besoin et des prédateurs, à contempler depuis sa fenêtre un monde dont l'immobilité devrait le rassurer, l'emmerde.

Il lui vient donc la fièvre du partir.

Aujourd'hui, la plupart du temps, elle se passe de tout intérêt pour l'ailleurs. Il s'agit seulement de troquer son terrier confortable contre un autre terrier confortable à peine différent mais au climat plus doux. Une simple gourmandise météorologique en somme qui suppose que le trajet d'un point à un autre se fasse oublier et prenne le moins de temps possible, histoire de ne pas trop empiéter sur la durée des vacances. On peut aussi, au contraire, occulter carrément la sensation du trajet dans la translation lente d'un paquebot, d'un monstre flottant dans le ventre duquel on peut continuer sa pépère vie urbaine.

Le voyage, qui, pourtant, tire sa richesse des incidents du parcours, du dépaysement et de l'adaptation au changement, a, pour la grande majorité des sapiens, fait place au simple besoin de transfert.

C'est une exigence si compulsive que, la progression géométrique de la population aidant, il fait désormais partie des plus grandes sources de pollution de

l'environnement. Chaque réacteur d'avion, chaque monstrueux Diesel de marine sacrifie sans mesure à cette futilité.

Jean-Yves se sentait différent, il faisait partie des zéloteurs de la curiosité. Il était héritier de gènes qui avaient déjà, par leurs lectures, fait rêver son grand-père et sa mère. Enfant, par la fenêtre de la cuisine, il scrutait précocement l'autre versant de la vallée et il frémissait d'envie d'aller voir au-delà du clocher qui marquait, comme la mire d'un fusil, le milieu de l'horizon. Dès qu'il put se servir d'un vélo, il le fit. Ce fut pour constater que derrière cet horizon il y en avait tout simplement un autre et derrière sans doute encore un autre, ad libitum. Il se mit donc à rêver de les franchir tous. Tous !

Comme il savait aussi que la terre était ronde, il était certain, au bout du compte, de rentrer de toute façon un jour chez lui, juste au moment où la vieillesse le contraindrait, bon gré mal gré, à apprécier enfin l'éternel chromo de sa fenêtre.

Son rêve de départ fut long ; l'enfance et l'adolescence ne lui en donnaient pas les moyens. Puis les responsabilités que lui imposait le dressage social le tinrent encore à quai avant d'en constater la nuisance et de pouvoir s'en libérer. Au prix de quelques drames, ce qui fut fait.

Un jour donc, il se sentit libre. Y compris des culpabilités que générait son détachement.

Il se fit un tout petit bagage, un sac de survie, vendit ses autres biens et s'en alla en direction du soleil levant.

Il quittait un pays frisquet, la plupart du temps gris, pluvieux et brumeux, avec des hivers sinistres aux journées trop courtes. En conséquence, il avait donc été un moment tenté de suivre le chemin de migration des dernières hirondelles mais finalement c'est l'aura mystérieuse de l'Orient qui l'avait emporté. Les mille et une nuits, la route de la soie, l'Orient Express, les maharadjahs... tout ça !

Il s'était bien pénétré des leçons contenues dans les récits des grands marcheurs comme Sylvain Tesson, son modèle, son double mythique. Mais deux jours de marche du lever au coucher du soleil suffirent à lui faire comprendre que cette osmose était purement psychique. La centaine de kilomètres parcourus avait été payée d'intenses douleurs lombaires et de magnifiques ampoules aux pieds. Cela avait usé son courage, relativisé ses rêves et obligé à la révision non des objectifs mais des moyens.

Tout cet élan finit donc fort modestement sur une chaise en plastique face à un bureau dans une agence de voyage.

Il était bien un peu déçu mais il avait une extraordinaire faculté d'adaptation. Il préférait toujours se plier au réel plutôt que de vouloir faire rentrer de force des chevilles carrées dans des trous ronds. Mieux, il était capable de

transférer son enthousiasme sur le nouveau projet et de prendre plaisir à une version miniaturisée de ses rêves grandioses. Ainsi, par exemple, par le passé, lui qui était amateur de voitures anciennes et rêvait d'une Jaguar verte et racée, il avait finalement eu une longue histoire d'amour avec une belle 2CV beige et populaire. C'était le résultat d'un pragmatisme épicurien, d'un opportunisme que lui avait enseigné son berger allemand.

Adonc, tout en convertissant mentalement en kilomètres les écus que lui avait rapportés la vente de ses biens, il tentait de confronter son rêve à la réalité économique dans un face à face parfaitement professionnel avec une nana canon dont les jambes s'entrecroisaient sous son nez avec une grâce infinie ; histoire sans doute de troubler sa lucidité pour le plus grand profit de "Vafeyon-Tours". Heureusement, il en avait vu d'autres et des encore mieux tournées. Il comptait bien d'ailleurs, en parcourant le monde, en voir encore... et de toutes les couleurs.

Pour faire bref, il se retrouva finalement le cul à l'étroit dans un avion low cost, les genoux au bout de ses longs fémurs dans le dossier du siège de devant. Il avait choisi, tant qu'à abandonner la marche, d'aller loin d'un seul coup d'aile. Il s'était résigné à ce qu'il avait détesté et méprisé : le transfert à l'état pur. Mais il espérait toujours qu'une fois à pied d'œuvre il pourrait renouer avec le besoin d'exploration, de contact et de découverte.

Le vol était en soi tout une symbolique. Le très bien nommé "décollage", l'arrachait à la médiocrité et au grenouillage des frénésies grouillantes et dérisoires du quotidien. Il avait déjà presque oublié son chez lui et il n'était pas encore quelque part. Il était libre. il était de nulle part et il allait nulle part.

L'atterrissage lui fut une déception. La parenthèse dans les choses se refermait. Il était arrivé quelque part. Un quelque part pourtant bien typé, unique, déstabilisant, aussi exotique que possible. D'emblée, dès la sortie de l'avion, tout était d'un autre monde : la température, insupportable ; les vêtements chamarrés ou au contraire quasi absents ; la langue, l'architecture, le comportement des gens ; le taxi fou, dégingué et surtarifié qui se frayait un passage dans le bordel général puis le larguait devant un hôtel dont les portes battantes l'aspiraient comme une ventouse.

Une fois dans sa chambre, une fois remis sur pied par l'air conditionné, il s'affala sur un lit à la largeur polygame et le contraste de ses vécus successifs lui sauta à la figure. Cette sérénité libératrice au dessus des nuages versus ce stress invraisemblable à peine en contact avec le tarmac ! Décidément, il n'était plus parti, il était comme revenu ! Dans sa tête petits soucis et grands soucis se bousculaient déjà mais, le décalage horaire étant important, il céda à un sommeil peuplé de rêves anxieux.

Quand son matin à lui fut là, celui du soleil était déjà bien en route. Il négligea le petit déjeuner international

qu'on lui servait et, seulement lesté de café, se propulsa dehors, bien décidé à découvrir et à s'étonner. Des taxis jaunes et noirs faisaient la file le long du trottoir. Comme partout.

Il opta, un peu plus loin, pour plus original : un tricycle Vespa muni d'une capote et d'une banquette.

L'engin se faufila dans un invraisemblable trafic. Comme partout.

Il tenta une conversation. Elle dévia inéluctablement sur la façon de lui soutirer du fric. Comme partout.

Écœuré il se fit larguer au hasard. La foule grouillait dans l'indifférence de chacun vis à vis de chacun.

Comme partout. Le bruit. Comme partout. Les cris. On vendait et on s'engueulait. Comme partout.

Submergé, il pressa le pas et rentra à l'hôtel.

Dans sa chambre, enfin tranquille, il se mit à réfléchir.

Bon ! Ce qu'il avait entrevu était parfaitement exotique.

Les odeurs, les couleurs, l'ambiance de la fourmilière.

Tout ça était extrêmement différent de chez lui. Mais en apparence seulement. Sous l'aspect pittoresque, la

réalité quotidienne des Sapiens était ici aussi d'une désespérante banalité. Bien sûr, il aurait été distrayant

de se livrer au kaléidoscope du divers, aux

émerveillements des couleurs, à la découverte des sons de la langue, à la diversité des plats, au contact de

coutumes qui n'étaient folkloriques que pour lui , mais qui, pour leurs participants, n'étaient qu'un autre

conformisme. Un quotidien avec un autre décor. Le



même finalement que pour les city trips des adeptes du all inclusive.

Que cela était dérisoire par rapport à la sensation de totale liberté, de non-appartenance qu'il venait de ressentir !

Que pesait la satisfaction de la curiosité par rapport à l'intense bien-être dont le vol l'avait gratifié ?

Il était midi. Il le sut parce qu'un appel de la réception lui signalait que le restaurant était ouvert. On respectait des horaires. C'était le signe qu'il était à nouveau prisonnier. Il était planté quelque part. Il était à nouveau "quelqu'un".

Au fond, il avait retrouvé la déception de son enfance lorsque les tours de roues de son vélo lui avaient révélé la gémellité des horizons.

Pendant toute sa sortie dans la ville, une vague angoisse l'avait habité et maintenant il se sentait nerveux et un peu irritable. Ce n'était vraiment pas la peine de parcourir tous ces kilomètres pour se retrouver dans un état pareil.

Alors, une force irrépressible le repropulsa dehors et un tricycle jaune et noir tout pareil au précédent le déposa devant une agence de voyage vers ailleurs.

Le soir même il était à nouveau le cul bien calé dans un avion qui faisait lui aussi le taxi mais sur le tarmac de l'aéroport. Quand il s'aligna puis que les réacteurs

montèrent en puissance, quelque chose se dénoua dans sa poitrine et dans tous ses membres. Il était à nouveau en voyage. Il ferma les yeux, respira profondément. Dans le haut-parleur, la voix de l'hôtesse suggérait de dégrafer sa ceinture. Il le fit et se tourna vers le siège de droite. Il était occupé par un personnage sans âge ni origine ethnique précise. Un de ces êtres indéfinissables, transparents, interchangeable, auxquels l'attention ne peut s'accrocher. Mais sur le suivant était posée une statue d'Aphrodite. Il en fut tout ému. Il aimait les femmes. Non pas seulement qu'elles l'attiraient sexuellement mais aussi par un goût immodéré du beau. Certaines en effet arrivaient à faire oublier la disgrâce de l'articulation géométrique des os, l'étrangeté verticale du tube aux quatre prolongements qui étaient le propre du primate humain. Elles avaient le pouvoir de transformer la guenon en un être gracieux, classieux, fluide, aérien, un symbole de l'intégration de la chair dans les choses. Il la regardait sans concupiscence ni même convoitise. Elle se leva et, avec un geste de première danseuse, elle ouvrit le coffre à bagage au dessus de sa tête. Elle en sortit une valisette noire. Elle en zippa le contour d'un geste presté et en sortit un ordinateur qu'elle ouvrit puis devant lequel instantanément elle se figea. La petite sirène courbe s'était illico transformée en un raide robot. Une pièce de puzzle du système. Celle-là n'était pas là par amour du voyage, elle transitait entre deux jobs,



bétonnée dans la même préoccupation. Garderait-elle le moindre souvenir de ce vol ?

Il haussa les épaules et ravala sa déception en regardant par le hublot. On n'y voyait pas grand-chose. Une mer de nuages blancs sous un soleil éblouissant. C'était très bien ainsi. Il n'y avait rien d'autre que, dans sa tête, cette sensation d'avoir quitté, d'avoir largué, d'être débarrassé, d'être inaccessible, coupé des emmerdements potentiels.

Son seul tracas c'était la conscience de la fragilité de ce bonheur qui ne durerait que les quelques heures du vol. Il allait falloir atterrir, supporter un autre quotidien puis repartir. Aussi vite que possible !

Il songea un instant à prendre le bateau, histoire d'allonger ce no man's land entre deux lieux mais justement, la longueur du trajet maritime portait en elle les germes d'une cohabitation avec les autres passagers que l'habitude structurerait en une mini société avec ses tiraillements et ses contraintes.

Et puis... il avait horreur de l'eau.

En cas de malheur, s'écraser après un court moment de panique lui semblait un sort enviable par rapport à la mort lente dans l'eau glacée.

Il était coincé par une compulsions. Il se rendait compte qu'il était désormais psychologiquement et physiquement devenu dépendant du flot de sérotonine que le vol répandait dans ses neurones. Même si, un

jour, lassé, il voulait arrêter sa fuite infinie, il ne le pourrait plus.

Il repoussa vite cette pensée anxiogène et chercha à fixer son attention ailleurs. Le regard porta tout naturellement sur les jambes de la super nana figée devant son écran mais elles lui semblèrent si dépourvues du frisson de la vie qu'il le ramena vers lui. Au passage, il glissa sur le semi-ectoplasme qui partageait son accoudoir.

Pris d'un soudain besoin de contact, il simula un geste maladroit qui en fit choir le coude de l'individu.

-- Oh ! Pardon !

Une façon comme une autre d'entrer en matière. L'autre lui jeta un furtif regard absent mais ne répondit pas.

Il s'enhardit :

-- C'est inconfortable hein !

Toujours rien.

Il mit le paquet :

-- Vous voyagez pour affaires ?

Bingo !

-- Pas vraiment mais c'est une obligation.

La voix était atone, comme le reste.

-- Haha ! Un peu comme moi alors ?

-- Vous êtes aussi victime d'une malédiction ?

Amusé il répliqua :

-- En quelque sorte, oui !

-- À chacun son destin, n'est-ce pas ! Moi, par exemple, je porte malheur.

Il s'animait un peu.

-- Et je suis condamné à voyager éternellement pour le propager. Vous avez dû entendre parler de moi !

Devant la mine ahurie de son interlocuteur, il fouilla dans sa poche et en sortit un vieux passeport écorné. Il était libellé au nom d'Isaac Lakedem.

La mimique perplexe persistant, il ajouta avec une sorte de fierté :

-- Mais mon vrai nom, mon nom antique est Ahaswerus.

Il insista :

-- Celui je vous appelez " le Juif errant".<sup>1</sup>

En même temps l'hôtesse surgissait dans la cabine et annonçait d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre assurée :

-- Nous avons un petit problème technique. Il sera bientôt résolu. Néanmoins je vous demande de bien vouloir attacher vos ceintures !

Ashuérus sourit :

-- On se crashera dans très exactement trois minutes !

Et il ajouta d'un air désespéré :

-- Bien entendu je serai encore le seul survivant.

Déjà l'avion piquait du nez.

Incrédule Jean-Yves jeta un regard affolé autour de lui.

La Vénus de l'informatique martelait toujours son clavier.

Il ferma les yeux.

---

<sup>1</sup> À propos de cette vieille légende souvent instrumentalisée par les antisémites de toutes les époques mais aussi inspiratrice littéraire pour Chateaubriand, Eugène Sue et Apollinaire, voir : [https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Juif\\_errant](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Juif_errant)

© Jpleclercqnoopy